

Djavād ḤADĪDĪ

Ferdowsi dans la littérature française

Je commence cette étude en rendant hommage à la mémoire de Jules Mohl, pour sa belle traduction du *Shāhnāma*, à laquelle il consacra plus d'une quarantaine d'années de sa vie. Ce fut, en effet, en 1826 qu'il fut chargé par le gouvernement français, ainsi qu'il le dit lui-même, de traduire l'épopée persane. Il confère donc les différents textes existants dans les grandes bibliothèques de Paris et de Londres, et, après avoir établi le sien en 1831, il se met à le traduire.¹

Le travail fut long et fastidieux. Le septième et dernier volume de la traduction ne paraît qu'en 1878, avec la collaboration de Barbier de Meynard, Jules Mohl étant décédé le 4 janvier 1876, avant d'avoir pu mettre au point les dernières pages de son énorme et écrasant travail qui avait déjà des répercussions bien fructueuses dans la littérature française et qui allait en avoir davantage encore.

Mais bien avant Jules Mohl, plus d'un iranologue s'était intéressé au poète Persan et à son épopée sur le passé lointain de

1- Mohl (Jules), « Remarques sur un article du *Journal des Savants* », in *Journal Asiatique*, 1841, n° 14, p. 3.

la Perse. Au XVII^e siècle, le chevalier Jean Chardin, qui prenait les Persans pour «le peuple le plus poète du monde», avait déjà essayé de faire connaître Ferdowsi à ses contemporains, et on trouve nombre de renseignements utiles sur le *Shāhnāma* et ses héros dans la *Bibliothèque Orientale* de D'Herbelot. Mais les recherches faites sur l'Iran n'étaient pas encore suffisantes; ni Chardin, ni D'Herbelot et son collaborateur Antoine Galland ne connaissaient la juste valeur du *Shāhnāma*, et tous considéraient Ferdowsi comme poète historien de la Perse. C'est ainsi que Chardin présente Ferdowsi et son œuvre:

Le *Chanahme* (sic) ou l'Histoire des rois, est en vers, et c'est une excellente pièce de poésie estimée dans tout l'Orient, comme Virgile et Homère chez nous. L'auteur s'appelait Ferdous de Tus, ville de la Bactriane, frontière de la petite Tartarie orientale qui a produit tant de savants hommes en toutes sortes de disciplines. Il vivait au commencement du cinquième siècle de l'ère mahométane, sous le règne du sultan Mahamed (sic) Kazney ... On dit qu'il fut quarante ans à composer cet ouvrage, lequel contient soixante six mille vers, qui sont proprement des distiches...²

Le côté épique et fabuleux du *Shāhnāma* lui était donc inconnu. Il en fut de même pour l'auteur du *Tableau historique de l'Orient*, qui déduisait des épisodes du *Shāhnāma* l'histoire de toute l'Asie.³

Le premier orientaliste français qui fit un exposé assez scientifique sur le *Livre des Rois*, comme il l'appelait pour la première fois, fut Louis Langlès qui, en 1788, à la veille de la Révolution, époque où les Français allaient connaître les péripéties d'une épopée moderne et qui, par conséquent, pouvaient apprécier les épisodes épiques de la Perse ancienne, publia un résumé très court du *Shāhnāma*, précédé d'une élogieuse introduction.

Suivant l'opinion des littérateurs iraniens, Langlès place

2- Chardin, (Ch. J): *Voyage en Perse*, Paris, édition de 1810, annotée et commentée largement par Louis Langlès, t.5., p.126.

3- Voir: Ohsson (I.M.), *Tableau historique de l'Orient*, en deux volumes, Paris, 1810.

Ferdowsi au premier rang des grands poètes persans, égal à Sa'dī et à Anvarī. Il trouve que la vie même de l'auteur du *Shāhnāma*, qui ne s'inclina jamais devant l'injustice et l'arrogance d'un prince ignorant et fanatique, peut être considérée comme une épopée réellement vecue, tant l'âme de Ferdowsi était grande et supérieure aux communs des mortels:

Les Européens, dit-il, n'ont rien composé qui approchât autant de la sublime majesté d'Homère.⁴

Il fait ensuite une comparaison entre l'*Illiade* d'Homère et le récit de Rostam, un des principaux récits du *Shāhnāma*, à peu près aussi long que l'*Illiade*, et il le trouve:

...plein de beautés particulières au petit nombre d'écrivains qui ont travaillé d'après la nature même.⁵

Après avoir ainsi exprimé son admiration envers Ferdowsi, Langlès donne une analyse de son œuvre et essaie de décrire le caractère de ses héros et de montrer comment ils restent toujours fidèles à eux-mêmes, ce qui exige de leur créateur un grand génie. Il souhaite, enfin, qu'un livre aussi beau et soilde soit un jour traduit en français:

Mais, ajoute-t-il en parlant de la traduction, celui qui l'entreprendra doit joindre à beaucoup d'érudition un goût sûr et un style varié, afin de rendre un service complet à la république des Lettres; il faudrait faire imprimer les passages du texte les plus importants, et faire graver les vignettes qu'on voit dans quelques manuscrits; il faudrait en outre conférer soigneusement plusieurs textes pour en avoir un plus exact que celui dont je me suis servi.⁶

Nous verrons, plus tard, comment Jules Mohl avait réuni tous les dons nécessaires à une telle entreprise. Mais avant de revenir à

4- Langlès (L.): *Contes, fables et sentences, tirées de différents auteurs arabes et persans, avec une analyse du poème de Ferdoussy, sur les Rois de la Perse*, Paris, 1788, p.141.

5- *Ibid.*, p.143.

6- *Ibid.*, p.171.

lui, il nous faut connaître un autre orientaliste – lui aussi de nationalité étrangère – qui essaya de répondre aux souhaits de Louis Langlès. Ce fut Jacques Wallenbourg, natif de Vienne, francophone de formation, et grand admirateur de la littérature persane. Son travail sur le *Shāhnāma* est posthume, car il mourut prématurément et ne vécut pas assez longtemps pour le terminer. Ce fut son collègue, A. de Bianchi, qui se chargea de le mettre à jour. Selon les renseignements que nous donne ce dernier, Wallenbourg avait d'abord travaillé en 1792 à la traduction française de *Mathnavī*, et après six années d'effort assidu, il l'avait terminé. L'ouvrage était sur le point d'être mis en fabrication, lorsqu'un grand incendie dévora le village de Péra, aux environs de Constantinople, où vivait Wallenbourg. L'habitation de la famille Wallenbourg fut incendiée, et tout l'ameublement de la maison, avec une grande partie des livres qui s'y trouvaient, fut réduit en cendres. Plus tard, Wallenbourg dira souvent à son collègue qu'il ne regretterait point les dégâts causés à sa maison si son *Mathnavī* avait été sauvé. Il se remit donc à la traduction du *Shāhnāma*. Mais en 1806 il tomba malade, et meurt le 21 juin de la même année, âgé de 43 ans. Avant de mourir, il dit à son collègue qu'il ne désirerait:

... pouvoir prolonger sa vie que ... pour l'éducation de ses enfants et pour terminer et voir sortir de la presse sa traduction du *Schah-Namé*.⁷

Bianchi ne ressentait pas les mêmes sympathies pour la littérature persane, et trouvait l'ouvrage de Ferdowsi «plus brillant que solide». Il ne continua donc pas le travail de son prédécesseur; il se contenta d'y ajouter quelques notes et éclaircissements. Il pensait pourtant que la traduction de tels ouvrages pourrait aider les poètes dans leur recherche du nouveau:

En poésie nous aspirons après quelque espèce de nouveauté ...

7- Wallenbourg (I.R. de), *Notice sur le Schah-Namé de Ferdoussy, et traduction de plusieurs pièces relatives à ce poème*, Vienne, 1810, p.14.

L'élégance mythologique des Grecs est si surannée, si usée par le temps, qu'elle paraît plus faite pour nous fatiguer que pour nous amuser dorénavant ... Il nous faut de nouvelles fictions, de nouvelles machines, de nouveaux guerriers.⁸

Effectivement sa prophétie allait être réalisée dans tous les domaines. Dans le domaine littéraire, les romantiques ne cesseront plus de s'inspirer des grands poètes orientaux, et de puiser des thèmes poétiques dans les littératures arabe, persane, et autres. Hugo en avait donné le premier exemple. L'orientalisme devient la grande mode, et tout poète se pique d'être un peu orientaliste. C'est ainsi que Victor Hugo cite dans ses *Orientales* un certain nombre de poètes persans, dont Ḥāfīz, Sa'dī et Ferdowsi. C'était Ernest Fouinet, l'auteur de la *Caravane des morts*, qui l'avait initié à la littérature persane. Hugo, dans les notes qu'il a ajoutées à la fin de ses *Orientales*, se réfère aussi à l'anglais Jones et à l'allemand Goerres. Il cite également Louis Langlès, ce qui prouve qu'il connaissait le travail de celui-ci sur Ferdowsi. Il nomme, d'ailleurs, le *Shāhnāma* «le Livre des rois», comme l'avait nommé Langlès pour la première fois.

Il reproduit alors la traduction de quelques passages du *Shāhnāma*, particulièrement celui du combat de Sām contre l'armée ennemie. C'était «une poignée de pierres précieuses» qu'il prenait «au hasard dans la mine d'Orient». C'est ainsi qu'il en juge lui-même.⁹

A cette date, il n'existait que des traductions fragmentaires du *Shāhnāma* en français, ainsi que dans d'autres langues européennes. Pour mener à bien un tel travail, il fallut le courage et la patience d'un savant orientaliste comme Jules Mohl. Il s'y mit avec enthousiasme. Il ne s'agit point ici de refaire sa biographie qui est bien connue, ni de redresser les difficultés qu'il affronta pendant sa longue et lourde tâche. Nous ne pouvons rien ajouter à sa gloire. Nous nous contenterons seulement de montrer comment ce travail fut admis dans les milieux orientalistes et littéraires, et dans quelle mesure il put inciter certains poètes et

8- Wallenbourg, *op. cit.*, p.17, note 1.

9- Voir la préface de la première édition des *Orientales*, en 1829.

écrivains à rechercher du nouveau, ainsi que les critiques et les pionniers de la littérature comparée, laquelle venait d'être fondée comme méthode de recherches littéraires.

Jean-Jacques Ampère, professeur à la Sorbonne, se chargea le premier de faire une comparaison entre les épisodes indo-européens. Il fit donc deux articles de grande importance qu'il publia dans la *Revue des Deux Mondes* en août et en septembre 1839, c'est-à-dire quelques mois après la publication du premier volume du *Shāhnāma* (1838). Il jugea le *Shāhnāma* comme de l'«Homère persan»:

Une des plus importantes productions du génie humain;

et le travail de Mohl:

Un événement qui compte beaucoup plus dans l'histoire littéraire d'un siècle que la naissance bruyante d'une foule de productions destinées à mourir.¹⁰

Quelques années plus tard, en 1842 puis en 1846, le deuxième et le troisième volumes de la traduction de Mohl allaient paraître. Cette fois c'était Sainte-Beuve qui devait faire une longue conférence à la Sorbonne, publiée ensuite dans la première série des *Lundis* (1850). Lui aussi compare le *Shāhnāma* et les épopées surtout françaises. Il pense que de telles comparaisons font perdre tout orgueil à ceux qui se croient supérieurs aux autres:

Cela étend les idées et rabat l'amour propre. On mesure plus juste ce que c'est que la gloire et à quoi se réduit ce mot (...) car le *Shāhnāma* de Ferdowsi, comparé à une épopée telle que *la Henriade* de Voltaire par exemple, est comme le fleuve du Gange, comparé à un bassin de Versailles.¹¹

Selon Sainte-Beuve c'est à ce fleuve que beaucoup de poètes et

10- Ampère (J.J.), *La science et les lettres en Orient*, Paris, 1865, 2ème édition, p. 372—373.

11- Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t.I, *Premiers Lundis*, Paris, 1850, p. 333.

écrivains européens se sont abreuvés durant les siècles révolus. L'épisode de Rostam et de Sohrāb, répandu partout en Europe, avec des variantes plus ou moins grandes, en est un exemple.

Ainsi Sainte-Beuve pousse très loin son hypothèse sur les affinités entre l'épopée persane et les épopées européennes.

Mais le travail de Jules Mohl n'était pas toujours aussi bien accueilli chez les savants de l'époque. Le premier volume du *Shāhnāma* était à peine paru que Quatremère, célèbre orientaliste et traducteur de *Tārīkh-e Ghāzānī*, consacra une série d'articles à la critique du travail de son collègue qu'il trouva comparable au *Roman de Brut* et au *Roman de Rou*, sorte de romans d'aventures composés au Moyen-Age. Faut-il en conclure qu'il manquait de goût épique, ou de connaissances approfondies sur l'épopée persane? Ou bien qu'il n'était pas en bons termes avec son illustre collègue? Quoiqu'il en soit, il l'accusa d'avoir recopié le texte de Macan (l'orientaliste anglais), sans le dire, d'avoir abusé de l'amabilité de Sylvestre de Sacy en lui demandant de corriger sa traduction, sans lui témoigner la moindre reconnaissance, — et pourtant cette traduction était pleine de fautes et d'incorrections. Il trouvait même qu'il était inutile de traduire un «roman» comme le *Shāhnāma*, qui était plein de métaphores et d'images confuses, étrangères à l'esprit des Français; et surtout quand le traducteur n'était ni français ni persan. Il relève donc les prétendues erreurs de ce faux traducteur dans trois articles que le *Journal des Savants* se chargea de publier en 1838, 1840 et 1841.

Jules Mohl lui répondit tardivement, et avec une grande modestie, digne d'un savant comme lui. Il lui dit qu'il n'avait connu qu'en 1831 le texte de Macan, après avoir établi le sien, différent d'ailleurs du texte de son collègue anglais; que Sylvestre de Sacy n'avait corrigé que quelques-unes des épreuves d'imprimerie, et qu'il n'avait pas vécu assez longtemps pour corriger le reste. Mais il accepta, toujours avec modestie, certaines corrections proposées par Quatremère qui, d'ailleurs, se trompait quelquefois.¹²

12- « Remarques sur un article du *Journal des Savants*, » in *Journal Asiatique*,

Cependant le *Shāhnāma* attirait de plus en plus l'attention des grands écrivains: s'inspirant de la savante introduction de Mohl au premier tome de sa traduction, Lamartine écrit une vie de Ferdowsi. Il loue à la fois le génie du poète et les dons du traducteur qui avait «si admirablement traduit en prose poétique ce chef-d'œuvre de la littérature persane.»¹³

Contrairement à Quatremère, Lamartine a la modestie de dire qu'il ne serait pas capable d'entreprendre un tel travail. Il se contente donc de donner un résumé de la vie et des exploits de Rostam, qui fut «l'exubérance de la nature», et qui «débordait d'héroïsme».¹⁴

Hugo ira plus loin que Lamartine. Les quatre premiers volumes du *Shāhnāma* avaient déjà paru et pouvaient fournir au poète de quoi enrichir son inspiration. Bianchi voulait de «nouvelles fictions, de nouvelles machines, de nouveaux guerriers», de nouvelles épopées; Hugo allait en créer dans sa *Légende des Siècles*, tout en prenant une fois encore «au hasard des pierres précieuses dans la mine d'Orient», dont *Shāhnāma* de Ferdowsi, à qui il consacre un beau poème dans l'édition de 1872, après la publication des cinquième et sixième volumes du *Shāhnāma*. Les éléments essentiels de ce poème sont empruntés à une tradition sur la mort de Ferdowsi, relatée par Jules Mohl et d'autres, selon laquelle le «Mufti» de Tūs n'aurait pas permis l'inhumation de l'admirateur des anciens Perses, considéré, lui-même, comme guèbre. Il voit donc Ferdowsi en songe, portant une couronne d'émeraudes, et habillé d'écarlate. Hugo l'imagine aussi sous ces traits:

Autrefois j'ai connu Firdousi dans Mysore
Il semblait avoir pris une flamme à l'aurore
Pour s'en faire une aigrette et se la mettre au front;
Il ressemblait aux rois que n'atteint nul affront,
Portait le turban rouge où le rubis éclate,
Et traversait la ville habillé d'écarlate.

←

1841, n° 14.

13- Lamartine (Al. de), *Vie des grands hommes, Homère...Rustam*, Paris, 1856, p. 363.

14- *Ibid.*, p.436.

Je le revis dix ans après, vêtu de noir.
Et je lui dit:

«O toi qu'on venait jadis voir
Comme un homme de pourpre errer devant nos portes,
Toi, le seigneur vermeil, d'où vient donc que tu portes
Cet habit noir, qui semble avec l'ombre teint?
—C'est, me répondit-il, que je me suis éteint.»¹⁵

Il avait en effet bien connu ce «seigneur vermeil», cet «homme de pourpre»; il s'en était même inspiré dans certains de ses poèmes. A sa mort, il fut lui-même appelé le «Firdousi du siècle»¹⁶, tant il est aisé de faire un rapprochement entre la vie du détracteur de Napoléon III et celle du détracteur de Maḥmūd le Ghaznavī: à cette époque les Français étaient familiarisés avec la vie et l'œuvre du grand poète persan. Pour amuser la nouvelle génération, Alfred Delveau¹⁷, Charles Simond¹⁸, d'autres encore, résumaient ces épisodes épiques nuancés d'amour; François Coppée, lui, érigeait à sa gloire un monument poétique en découvrant son «cercueil jonché de roses», et celui de Gengiz Khan, comparé à celui de Ferdowsī, «plein de sang».¹⁹

En 1876, les premiers cahiers du dernier volume du *Shāhnāma* furent remis à l'imprimerie. La totalité de l'œuvre du poète persan allait ainsi être connue des Français; poètes et prosateurs pouvaient s'en inspirer davantage encore.

Renan publia, en 1877, un savant article sur Ferdowsi et son œuvre. Il compara les épopées européennes avec celles de l'Asie et estima que:

... dans cette série d'études comparatives, la Perse occupe une place de première importance. L'ancienne Perse fut essentiellement

15- Hugo (Victor), *Légendes des Siècles*, t.II, poème XXXVIII.

16- *Les grands écrivains de la France, œuvres poétiques de V. Hugo*, Paris, 1925, t.6, p. 179, note 1.

17- Delveau (Alfred), *Rustam, roman de chevalerie persane*, collection: «Romans de chevalerie mis en français, » Paris, 1869, t.III.

18- Simond (Charles), *Firdouci, le Livre des Rois*, in «Nouvelle Bibliothèque Populaire», n°176, année 1890.

19- Coppée (François), *Oeuvres complètes, poésie*, t.II, Paris, 1892, pp 208-210.

héroïque. Elle ressemblait singulièrement à notre époque carolingienne.²⁰

Et pour détromper certains Français qui prenaient Ferdowsi pour un Arabe, il ajoute:

Ce n'est pas un Arabe, c'est un des nôtres: avec Hafiz et Khayam, il caractérise cet étonnant phénomène que présente la littérature persane, la persistance obstinée du génie indo-européen au travers des plus tristes aventures de l'histoire asiatique.²¹

L'idée de faire une comparaison entre l'épopée persane et les *Chansons de Geste*, épopées écrites d'après les événements de l'époque carolingienne, fut reprise par Adolphe Avril, un autre orientaliste qui décida, en 1788, de chercher les traits communs entre les héroïnes du *Shāhnāma* et celles des épopées françaises. Il étudia ainsi le caractère de Sūdāba, Sīndokht, Katāyūn, Tahmīna, Gordāfarīd, Rūdāba, etc..., et il en déduisit que, – contrairement à ce que pensent quelques orientalistes – ces héroïnes ressemblent «singulièrement» à certaines héroïnes des *Chansons de Geste* et des romans courtois. Elles étaient, toutes, intelligentes, sociables et ravissantes. A tout cela, elles ajoutaient la vaillance et, au cas où c'était nécessaire, l'astuce et la ruse.²²

De ces femmes, Maurice Maeterlinck choisit une, pour écrire, en 1892, son chef-d'œuvre du théâtre symboliste, *Pelléas et Mélisande*. Ce fut une réussite parfaite qui déclencha, entre naturalistes et symbolistes, une autre bataille comparable à celle d'*Hernani*. Un des spectateurs de la pièce en décrit ainsi la représentation:

Le jour de la première était annoncé comme une date de renaissance dramatique, un signe de l'effort grandissant qui rejettera le convenu, la platitude, et ira vers la beauté pure ...²³

20- Renan (Ernest), «Le Shah-Nameh», in *Mélange d'histoires et de voyages*, Paris, 1898, p.138.

21- *Ibid.*, p. 142.

22- Voir Avril (Adolphe), *Les femmes dans l'épopée iranienne*, Paris, 1888.

23- Maeterlinck (Maurice), *Intérieur, Pelléas et Mélisande, Oiseau Bleu.*

un autre ajoute :

Nos applaudissements enthousiastes crépitaient comme une canonade, au moins autant pour célébrer l'avènement d'un poète que pour pulvériser la critique bourgeoise.²⁴

La pièce fut donc unanimement admise à la fin du XIXe siècle; les critiques littéraires saluèrent en Maeterlinck, à juste titre d'ailleurs, le fondateur du théâtre symboliste. Ce qui leur donnait raison, c'étaient les actes I et III de la pièce. Or ce sont les deux parties essentielles que Maeterlinck a puisées dans le *Shāhnāma* de Ferdowsi. Les épisodes qui ont servi de trame à sa pièce sont ceux de «Rūdāba et Zāl», et de «la chasse de Tūs». Un rapprochement entre *Pelléas et Mélisande* et les épisodes du *Shāhnāma* nous fait mieux connaître les limites des emprunts de Maeterlinck au poète persan :

Un jour, accompagné de Giv et de Gūdarz, Tūs part joyeusement à la chasse aux fauves, près de la frontière du Tūrān. Il en tue beaucoup; au cours de la poursuite, il entre dans une forêt où il trouve «une femme aux belles joues». Il lui demande son nom et veut savoir pourquoi elle est venue en ce lieu. Elle lui répond qu'elle est de la race de Garsīvaz, qu'elle a fui de chez elle parce que son père la maltraitait, et qu'elle portait une couronne d'or pleine de bijoux.

C'est sur cet épisode que se construit le premier acte de la pièce de Maeterlinck. Les paroles mêmes sont semblables. Seuls les noms ont changé. Au lieu de Tūs, c'est Golaud, neveu du roi Arkēl, qui part pour la chasse et qui, poursuivant une bête, se perd dans une forêt, où il rencontre une «beauté enchanteresse», Mélisande, qui s'est enfuie du palais de son père; elle porte, elle aussi, une couronne d'or, qu'elle a perdue dans une fontaine, etc. Golaud l'emmène donc dans son château et veut l'épouser, mais le roi Arkēl s'y oppose, car un tel mariage pourrait compromettre les intérêts de l'Etat.

←
Préface de Pierre-Aimé Touchard, Paris, 1956, p.12.

24- *Ibid.*, p.13.

Ici commence la partie considérée par les critiques français comme la plus originale de la pièce. Or, c'est ici aussi que Maeterlinck est le plus redevable au poète persan. Pour ceux qui connaissent l'épisode de Rūdāba et Zāl, il est aisé de suivre le reste de la pièce. Comme le roi Arkēl (qui joue ici le même rôle que le roi Manūtc̄ehr dans le *Shāhnāma*) ne donne pas son accord, Golaud lui envoie Geneviève, sa mère au cœur plus tendre. Elle parvient à le fléchir, ainsi que fait Sīndokht auprès de Sām et de Mehrāb-Shāh, et ainsi que fera Sām, lui-même auprès de Manūtc̄ehr-Shāh afin d'obtenir son accord pour le mariage de Zāl et de Rūdāba; Golaud et Mélisande sont donc mariés, car le roi Arkēl ne voudrait pas priver son royaume d'un héros comme Golaud qui est d'ailleurs son seul héritier, pas plus que Sām à qui seul Zāl peut succéder. Mais Pelléas, demi-frère de Golaud, étant contraint de partir pour le pays voisin, passe devant la tour où est logée Mélisande et veut lui faire ses adieux. Celle-ci se met à la fenêtre et, ne parvenant pas à serrer les mains de Pelléas, dénoue ses cheveux qui descendent du haut de la fenêtre et qui inondent Pelléas jusqu'au cœur. La scène de la première rencontre de Zāl et Rūdāba est décrite ici avec une grande exactitude. Le destin fait tout dans l'épisode du *Shāhnāma*. Il en est de même dans la pièce de Maeterlinck.

Ainsi, après mille ans, Ferdowsi fournit à l'écrivain belge les données nécessaires à son chef-d'œuvre.²⁵

Quelques années plus tard, en 1908, Abel Bonnard, lui aussi, s'inspirera du *Shāhnāma* pour écrire son *Prince persan*, beau récit épique en vers. Cette fois, c'est Sohrāb qui lui sert de modèle.

Ferdowsi conte, avec beaucoup de charme, que Sohrāb, jeune héros sans égal, se met à la tête d'une grande armée pour faire la guerre contre Kavūs-Shāh, afin de rechercher et connaître son père, Rostam, qui depuis longtemps a des griefs contre le roi. Devant une forteresse aux frontières de l'Irān-Zamīn, il est contraint de se battre contre Gordāfarīd, fille du châtelain, déguisée en homme, et qui a vaincu plusieurs de ses chevaliers. En la découvrant, il s'éprend d'elle. Les deux partis cessent donc

25- Cf. Djavād ḤADĪDĪ, «L'accueil fait en France à la littérature persane», in *Luqmān*, II, I, Automne 85-hiver 86, pp. 18-20.

la guerre. Sohrāb, dupe des ruses de Gordāfarīd, veut entrer dans la forteresse. Mais les guerriers lui ferment le portail au nez, et Gordāfarīd lui dit avec ironie: «Pourquoi t'es-tu donné le mal de venir? Retourne et d'ici et du champ de bataille».

Le *Prince persan* de Bonnard aura le même sort. Après avoir vu la belle guerrière, il met fin au combat. Mais un autre combat s'engage dans son cœur, entre l'amour et l'orgueil:

Une image le hante et devient sa lumière.
Il ferme en vain les yeux, elle est sous sa paupière;
Elle marche avec lui, l'appelle, le rejoint:
Il lui plaît d'être seul, sachant qu'il ne l'est point.²⁶

Sohrāb, malgré les avis de ses conseillers, ne réussit pas à oublier son amour. Le héros de Bonnard non plus; il affronte le refus et la haine de son amazone. Il est pourtant plus favorisé par le sort, car il finit par tout abdiquer et goûter les délices de l'amour. Mais l'ensemble du décor, particulièrement la description du palais du Prince, portent bien la marque des lectures de Bonnard: celles du *Shāhnāma*.

Bonnard était du reste un fervent admirateur de Ferdowsi. En 1934, à l'occasion du Millénaire de Ferdowsi, où Paul Fort et lui-même représentaient les poètes, il prononça un discours; il y déclarait notamment:

Dans cette chaîne de grands poètes par où l'humanité finit sur le ciel, Homère et Firdouci sont deux sommets fraternels, mais le grand Persan ressemble à ces cimes neigeuses dont une lumière ineffable attendrit la sérénité, et dans cet instant où nous nous tournons vers eux, avec une admiration qui peut aller jusqu'à l'extase, Homère, pour nous, c'est le Mont-Blanc, mais Firdouci, c'est le Mont-Rose.²⁷

26- Bonnard (Abel), *Le Prince Persan*, in *Recueil d'histoires*, Paris, 1908, chant XI, «le Prince vainqueur».

27- Bonnard (Abel), «Hommages des poètes français à Firdousi,» in *Millénaire de Firdousi à Paris, 1934*, p.56.



Joueur de tanbūr, gravé sur une carafe en or de l'époque sassanide.



Statuette d'un joueur de tanbūr, découverte à Suse et datant de 1500 ans avant J.C.